Document generated on 07/13/2025 4:55 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Antiquité sous enquête

Jean Dendy

Number 154, Fall 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86563ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dendy, J. (2017). Antiquité sous enquête. *Continuité*, (154), 14–15.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Antiquité sous enquête

Des recherches historiques et des tests scientifiques ont permis de retracer les origines d'une mystérieuse poire à poudre. Récit d'une analyse digne des meilleurs films d'enquête.

JEAN DENDY

Les fausses antiquités sont légion dans le milieu des collectionneurs. De nos jours, heureusement, on dispose de la science et de ses techniques pour percer la vérité.

À ce propos, voici la fabuleuse histoire d'une poire à poudre de chasse issue de la collection du Musée Stewart.

C'est en 1969 que David M. Stewart, magnat de la compagnie de tabac Macdonald et fondateur du musée avec sa femme Liliane, acquiert ledit objet. Au moment de la transaction, le vendeur, René Johnson, un antiquaire parisien, fournit des documents qui, sans stipuler de date de fabrication, certifient ceci : la poire à poudre aurait été taillée dans l'omoplate d'un aurochs (bœuf sauvage). David M. Stewart est donc en droit de supposer que l'artéfact a été réalisé avant 1627, année de la disparition du dernier aurochs.

Les années passent et 43 ans après l'achat de la poire à poudre, soit en 2012, son propriétaire l'envoie au Centre de conservation du Québec (CCQ) pour un traitement de restauration. Dans la fiche descriptive qu'il remplit, l'homme précise que l'objet provient d'Europe et qu'il a été fabriqué au plus tard au XVIIe siècle.

Une drôle d'antiquité

Malgré cela, au moment de la demande, les conservateurs du Musée Stewart Sylvie Dauphin et Guy Vadeboncoeur nourrissent des doutes à ce sujet. Leur collègue, Khan Rooney, a d'ailleurs remis au CCQ plusieurs documents d'archives allant dans le même sens. D'abord, ils trouvent difficilement des sources de documentation historiques sur ce type de poire à poudre.

Ensuite, dès leurs premières observations, ils remarquent que l'artéfact ressemble à s'y méprendre à un modèle créé à l'atelier d'Ernst Schmidt à la fin du XIXe siècle. Ce revendeur allemand fabriquait des reproductions d'armes et d'armures décoratives, alors prisées par une nouvelle classe de grands industriels, ainsi que des accessoires pour l'industrie du cinéma.

L'affaire semble donc entendue quant aux origines relativement récentes de cette supposée antiquité lorsque, étrangement, des résidus de poudre noire sont découverts à l'intérieur de la poire. S'il s'agit là d'une reproduction décorative ou d'un accessoire de film, comment expliquer qu'elle contienne une substance utilisée à des fins de chasse ?

La science à la rescousse !

Des recherches plus poussées sont lancées pour découvrir la vérité. Un échantillon de la poire à poudre est d'abord envoyé à l'Université Laval à des fins d'analyses radiochronologiques. La datation au carbone 14 situe l'âge de l'échantillon à 130 ans avant aujourd'hui (AA) avec une marge d'erreur de plus ou moins 20 ans. Autrement dit, l'objet aurait été fabriqué autour de l'année 1884.

En parallèle, l'Institut canadien de la conservation (ICC) mène d'autres tests et observations dont les résultats vont dans le même sens. D'une part, des traces de cobalt sont repérées dans tous les échantillons de teinture extraits de la passementerie en soie qui orne l'objet. Or, les teinturiers n'utilisent le cobalt comme mordant (fixateur de couleurs) qu'à partir de 1870.

D'autre part, on remarque que les vis et la catégorie de clous (tréfilés) utilisés pour fixer la poire à poudre relèvent d'une période plutôt récente de l'histoire. A contrario, l'objet ne compte ni clou découpé ni clou forgé, tous deux typiques du XVIIe siècle.

De poudre et d'os

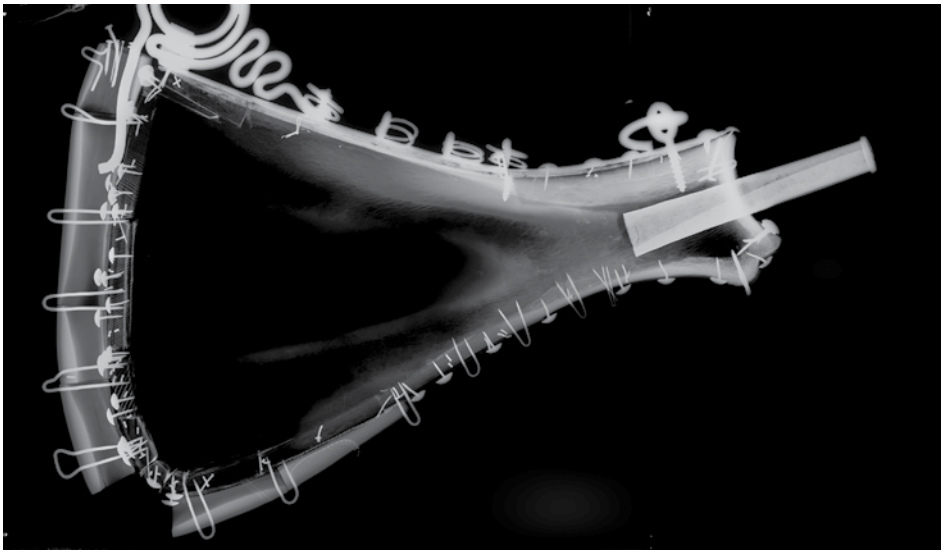
Et la fameuse « poudre noire » ? Des tests microchimiques menés à l'ICC révèlent qu'elle se compose de carbonate de calcium, de gypse et de charbon. Bien que le mélange est d'apparence noire, on n'y détecte aucun salpêtre (ou nitrate de potassium), l'un des éléments explosifs qui composent la véritable poudre noire.

Les soupçons des conservateurs se confirment : la poire à poudre est bel et bien un objet décoratif moderne, possiblement issu de l'atelier d'Ernst Schmidt, plutôt qu'un objet d'époque fonctionnel. La conclusion est claire : l'ajout d'un substitut de poudre noire est l'acte d'un faussaire.

Mais un mystère demeure. Si la poire à poudre est trop moderne pour provenir d'une omoplate d'aurochs, dans l'os de quel animal a-t-elle été taillée ? Pour le savoir, on analyse à l'ICC la surface de l'os ainsi que des résidus intérieurs de la poire. Des traces de gras de ruminant sont détectées. Bien que la possibilité ne soit pas exclue qu'elles tirent leur origine d'un aurochs, il est évidemment plus probable qu'elles proviennent d'une vache moderne.

Pour en avoir le cœur net, les experts considèrent l'idée d'une analyse d'ADN

La poire à poudre de chasse du Musée Stewart a une histoire fascinante à raconter, même si ce n'est pas celle qu'on croyait…



La radiographie de la poire a révélé la présence de vis et de clous tréfilés. Si elle avait été fabriquée au XVIIe siècle, comme le laissaient croire certains documents, elle aurait été assemblée avec des clous découpés ou forgés.
Photos : Michel Éli

avant de rejeter la piste qu'ils jugent trop invasive par rapport à l'information qu'elle aurait pu fournir.

Témoin d'un autre type

Malgré que la poire à poudre de chasse du Musée Stewart ne soit pas une arme du XVIIe siècle, elle témoigne de l'histoire de façon édifiante.

Aux XIXe et XXe siècles, le succès de plusieurs grands industriels favorise la création d'une nouvelle classe sociale aisée qui entraîne la popularité des objets de luxe et des antiquités. Ces possessions permettent aux nouveaux riches de mieux s'intégrer à leurs pairs. Rapidement, la demande dépasse l'offre. Voilà qui donne l'occasion à des artistes et des antiquaires entreprenants et sans scrupule de se lancer dans la reproduction de faux artéfacts.

Ce n'est pas tout à fait le cas d'Ernst Schmidt qui écoule la plupart de ses reproductions. Il s'adonne aussi à la vente d'armes et d'armures d'antiquité authentiques quand ce choix s'avère plus économique que d'en fabriquer des neuves.

D'ailleurs, quelques exemplaires des catalogues de vente par correspondance de son atelier subsistent. Difficile toutefois en consultant ces pages de distinguer les reproductions des véritables antiquités. Autres données manquantes : dans le cas des reproductions, de quels originaux sont-elles tirées ? Bien que largement inspirées de l'armurerie saxe, il est possible que ces armes ne soient pas des reproductions exactes mais plutôt des originaux superbement exécutés, fruits de l'imagination de différents artistes. Car Ernst Schmidt était loin d'être le seul à graviter dans ce domaine.

Des mystères plein les musées

Cela dit, le cas de la poire à poudre du Musée Stewart illustre très bien l'effet boule de neige qui transforme un objet décoratif en antiquité. Invention d'une histoire fabuleuse, achat et vente à quelques reprises, ajout d'éléments trompeurs, etc. De fait, des reproductions d'antiquités logent sous de faux prétextes dans de nombreux musées du monde. Le travail pour traquer la vérité est long et s'étendra sur plusieurs années à venir.

Or, si en 1960 David M. Stewart ne disposait pas de la science de la restauration pour valider la provenance de sa possession, de nos jours, une panoplie de méthodes d'analyses scientifiques permettent de le faire. Sans compter que de nouvelles techniques s'ajoutent régulièrement. Et pourtant, les histoires de collectionneurs trompés par des faussaires continuent de faire les nouvelles. Trop souvent, ces derniers se fient uniquement à de supposés connaisseurs pour authentifier œuvres d'art et objets historiques. Alors que les meilleures réponses en la matière proviennent sans aucun doute d'une étroite collaboration entre la connaissance et la science, ici le savoir des conservateurs et l'expertise des restaurateurs. ◆

Jean Dendy est restauratrice.